

SANS FAMILLE
D'après Hector Malot
Adaptation de Sedef Ecer
Sur une idée originale de Thomas Bellorini
Par la compagnie Gabbiano
www.gabbiano.fr



Contact : Cédric CHAYROUSE 06 83 56 78 65
chayrousec@gmail.com

SANS FAMILLE

D'après Hector Malot

Adaptation de Sedef Ecer

Sur une idée originale de Thomas Bellorini

Une adaptation de *Sans famille* n'est pas une mince affaire... Quand Thomas Bellorini m'a demandé de transformer le roman culte qui a ému des générations de petits français en une pièce de théâtre, grande a été mon inquiétude. Pourtant, au fur et à mesure que j'avais dans le travail, cette inquiétude s'est dissipée. Car comme toutes les grandes œuvres, *Sans famille* ne se laisse pas dénaturer si on s'accroche à sa qualité essentielle : embarquer le lecteur immédiatement, grâce à une histoire forte et une dramaturgie à rebondissements.

Le génie d'Hector Malot est en vérité d'avoir réussi à trouver tous les ingrédients qui font qu'un récit fonctionne : nous avons ici deux personnages que tout éloigne au départ, mais qui vont apprendre à s'aimer petit à petit. Un vieil homme aigri, qui a perdu tout ce qu'il aimait dans la vie, à la fois son art et son amour (mais qui reste, au fond, un personnage bon et intègre), et un jeune orphelin seul dans le monde des adultes. Tous deux manquent *d'une famille*. Quand un titre résume bien le cœur de la trame, c'est souvent que la colonne vertébrale de l'œuvre est bien construite; c'est le cas ici.

D'autres ingrédients, beaux et efficaces, eux aussi : du chant, de la musique, du théâtre, des numéros de cirque avec des animaux qui, évidemment, remplaceront cette famille qui manque tant à chacun. Puisque nos personnages principaux composent une étrange troupe d'artistes, on va également pouvoir mettre en scène leur art. Et puis la langue, celle de Malot, concise, précise et belle, avec un sens aigu des dialogues.

Tout ceci sur fond d'un univers marqué par l'injustice sociale. Malot est finalement un auteur moderne et politique car tout au long du roman, il fait le constat d'une société en plein changement, il dénonce une époque charnière qui se nourrit de la peur, de la misère, de l'exploitation des plus faibles, de la cruauté des rapports humains, de la haine de l'Autre.

Et pour finir, des rebondissements. Jusqu'au dernier moment, le sort du petit Rémi changera, rechangera, plusieurs fois, pour tenir le lecteur en haleine.

Du grand « Hollywood » en somme. Dans le bon sens du terme.

LA DIMENSION « MÉLODRAME ».

Depuis des décennies, « mélodrame » est devenu un gros mot dans le théâtre français. Or, j'ai aujourd'hui envie de revendiquer cela sans complexe, puisque c'est très exactement de là que je viens.

Pour la petite histoire, mes parents et proches sont à l'origine de nombreux films tournés à Istanbul dans les années soixante-dix, et le cinéma turc de cette époque était le seul qui rivalisait avec le Bollywood indien, produisant des centaines de films par an. Les artistes de l'époque, tous très politisés, et que j'ai connus très jeune, se transformaient en saltimbanques aux gestes exubérants et drôles, dès qu'ils franchissaient le seuil d'un plateau de théâtre ou de cinéma. Les productions étaient faites d'un savant mélange de rires, de pleurs, d'histoires d'enfants, de *star-system* et de musique, tout ceci étant basé sur une histoire solide.... même si les *scénarii* étaient souvent bâclés.

Je viens réellement de cette tradition, de celle de raconter des histoires « bigger than life » puisque j'ai grandi sur les plateaux et ai moi-même joué dans plus de vingt longs-métrages étant enfant, qui avaient tous l'air d'être des adaptations de *Sans famille*, puisque j'y étais tantôt une orpheline aveugle, tantôt une jeune artiste de cirque boiteuse !

Connaissant donc ce sentiment de l'intérieur, estimant appartenir à la même lignée que ces auteurs qui aiment les grandes histoires baroques, je crois qu'il est tout à fait possible d'aller sur ce terrain sans tomber dans les pièges du mauvais goût, à condition que le sens esthétique soit au rendez-vous, et que l'histoire que nous racontons vaille le coup. Il s'agit de tragédies entrecoupées de moments de joie. Après tout, qu'ont-ils fait d'autre, les grands auteurs antiques ?

Parler de graves problèmes de société, sans invoquer le bonheur de faire tout simplement du théâtre ensemble, m'a toujours posé un vrai problème moral. Pourquoi se lever le matin s'il n'y a aucune issue ? Et c'est là que se niche pour moi le talent d'Hector Malot. C'est un artiste capable de dénoncer les injustices et de faire aimer la vie l'instant d'après. De dire qu'il faut avoir la force de continuer. De trouver l'optimisme nécessaire pour se battre, de raconter avec humour les histoires les plus sombres du monde. De donner envie de chanter ensemble.

J'aime profondément voir sur scène le courage et la volonté qui permettent à un personnage de rester debout, de se débrouiller tant bien que mal avec sa solitude et sa misère... Exactement, finalement, comme chacun d'entre nous.

LA STRUCTURE

Je crois que nous devons avant tout faire confiance au savoir faire d'Hector Malot, à cette histoire qu'il a inventée, avançant sur les rails d'une dramaturgie savante mais simple, naïve et droite. « Efficace », en somme, même si je me méfie de ce mot qui peut insinuer que l'on a sacrifié la sincérité pour obtenir de l'effet. Ce n'est nullement le cas ici.

Malot a choisi de mettre en scène des personnages formidables.

D'abord, bien évidemment, Rémi, ce garçon attachant. Pauvre, seul, orphelin mais doué. Doué pour l'humour, la musique, la comédie ; pour la vie, en somme.

Ensuite, Vitalis. Ce grand artiste qui a chanté dans les plus grands opéras, qui fut l'une des plus grandes gloires lyriques jusqu'à ce qu'il perde sa voix. Cet homme qui est devenu un peu aigri mais qui est resté au fond, extrêmement gentil, honnête et loyal.

Puis, tous les autres. Les moyens du théâtre sont évidemment limités. J'ai étudié plusieurs adaptations cinématographiques ou télévisuelles de l'œuvre et j'ai vu qu'il fallait faire un choix astucieux quant au choix de l'animal qui serait leur compagnon de route. C'est pourquoi nous avons décidé de créer un personnage aérien pour les représenter en un seul être. Nous avons opté pour « Joli-Cœur » le singe, qui sera interprété par une comédienne-danseuse aérienne. Une artiste parfaitement à l'aise dans l'univers de Thomas Bellorini, puisqu'elle avait créé un personnage formidable dans sa précédente création, « Pinocchio ».

Avec trois autres comédiens jouant tous les personnages extérieurs, nous devrions être capables de traverser certaines des aventures imaginées par l'auteur.

Et évidemment, une personne interprétant Madame Milligan, cette grande aristocrate qui représente la part du mystère et du suspense, le côté « policier » de l'histoire.

Je pense à une construction parallèle entre ces deux univers. D'un côté, les aventures de Rémi et de Vitalis sur la route. Et de l'autre, cette mère qui cherche son enfant et qui le perd à chaque fois qu'elle le retrouve.

Avec sept comédiens, ce montage « en parallèle », et les multiples retournements de situation, nous pourrions je pense respecter l'architecture précise de l'œuvre, telle qu'elle fut conçue par l'auteur.

L'ART DANS L'ART

Je suis personnellement très sensible à la réflexion de l'auteur sur les artistes. Tel un « méta-texte » qui parle directement au lecteur et interroge sa propre place d'artiste dans la société, ce premier dialogue entre les deux jeunes saltimbanques, Rémi et Mattia me touche profondément :

RÉMI – *Je ne suis pas un mendiant, je suis un artiste.*

MATTIA – *Artiste, mendiant, c'est la même chose.*

Puis, lors de leur dernier dialogue, Rémi finira par dire à Mattia :

« *Maintenant, on n'est plus des mendiants mais des artistes. La route c'est la liberté !* »

LA TRANSPOSITION

Si nous avons décidé de transposer l'histoire de nos jours, c'est pour différentes raisons bien précises :

Tout d'abord, parce qu'il y a une grande modernité qui se dégage du texte de Malot, quand il parle des injustices sociales, des conditions de vie et de travail, ainsi que des rapports humains face à l'argent, des ravages qui surviennent dans une époque charnière de révolution industrielle.

Puis, je reste persuadée que l'univers musical de Thomas Bellorini va merveilleusement mettre en valeur celui de Malot. Il souhaite travailler sur un certain répertoire qui viendra, non pas illustrer ce qui est déjà dit, mais accompagner, renforcer et le sublimer.

Je serai fière d'être à l'origine de cette rencontre, celle d'Hector Malot et Thomas Bellorini, qui me semble évidente.

NOTRE COLLABORATION

Je suis avec attention le travail de Thomas Bellorini depuis ses débuts. Son premier spectacle, qu'il avait créé avec son frère Jean Bellorini sur Édith Piaf, m'avait hantée pendant des jours. Je ne pensais pas que l'on pouvait dire quelque chose de nouveau sur cette figure si familière du patrimoine français, épiée, racontée, mise en scène mille fois. Le travail de Thomas et Jean était époustouflant de liberté et de grâce et je me souviens très bien avoir été émue jusqu'aux larmes et m'être dit que je voulais absolument faire partie un jour de leur univers, travailler avec eux.

Ensuite, j'ai eu le bonheur de retrouver Thomas sur l'une des différentes versions (pas toutes réussies) de ma première pièce en français *Sur le Seuil*. En assurant la direction musicale le temps d'une résidence de création, en procédant par petites touches, il a su insuffler à mon texte ce qui lui manquait de folie, d'émotion et d'humour. Les spectateurs qui ont vu cette version me parlent encore de cette complémentarité immédiate que nos deux écritures ont liée.

Par la suite, j'ai eu l'occasion d'apprécier la beauté de son spectacle « Pinocchio », de son apport musical à la pièce « Où vas-tu Pedro ? » ou encore de ses créations en milieu amateurs. Thomas sait créer de très belles images mais cette recherche esthétique n'est jamais gratuite dans son travail. Elle est toujours liée au sens profond de ce qu'il raconte, à l'essentiel, à l'humain. C'est pourquoi j'ai souhaité lui confier *À la périphérie*, un texte auquel je tenais particulièrement. Nous avons fait ensemble une première résidence de création autour de ce texte, en décembre 2012, au Cent-Quatre à Paris. Lors de ce travail, j'ai vu à quel point nos écritures se superposaient d'une manière naturelle. Nous avons réfléchi

ensemble autour de cet univers et j'ai accepté toutes ses propositions. Il a décidé qu'il y aurait sept interprètes alors que j'en voyais plutôt trois. Il a décidé qu'il y aurait de la musique là où je n'en voyais pas particulièrement. Il a décidé que les espaces de jeu seraient très différents de ce que j'avais imaginé. Et j'ai vu qu'il avait eu raison. Cette collaboration continue son chemin. Nous serons sur la scène du Théâtre de Suresnes en mars 2014, puis en tournée avec « À la périphérie », tout en travaillant sur une adaptation de *Sans famille*.

Je suis persuadée que nous appartenons à la même famille de théâtre.

Sedef Ecer

Paris, mars 2013

NOTE - MISE EN SCÈNE

Sans famille est l'un des premiers romans de mon enfance. Mais surtout, je crois que c'est aussi le livre dont je me suis senti le plus proche à un très jeune âge, de par ma culture franco-italienne. Je me souviens que ce personnage de migrant avec ses deux cultures, qui étaient aussi les miennes, m'avait immédiatement touché et traversé.

Après l'aventure extraordinaire de notre création « Pinocchio », quand je me suis mis à chercher un nouveau projet pour jeune public, *Sans famille* s'est imposé à moi comme une évidence.

D'abord bien sûr, par ce mélange culturel dont je viens de parler, mais également par un autre élément organiquement lié au sujet : la musique. Depuis toujours, je travaille sur des créations dans lesquelles la musique a une place essentielle. Dans l'œuvre d'Hector Malot, celle-ci intervient tout au long du récit, quasiment comme un personnage. Ce lien étroit de la musique au thème et à la construction, constituera pour moi une véritable ligne rouge.

Puis, bien évidemment, c'est la dimension de voyage et de quête qui m'a particulièrement touché. Cette traversée à travers le pays nous parle d'une recherche plus profonde des personnages et il me semble aujourd'hui que c'est à cet endroit que nous devons concentrer l'essentiel du travail : d'abord sur le plan dramaturgique avec l'auteure-adaptatrice Sedef Ecer, puis dans un deuxième temps, d'un point de vue scénique et musical avec les interprètes.

Nous souhaitons nous inspirer de nos migrants d'aujourd'hui. Cette transposition trouvera tout son sens avec les différents univers musicaux que nous y injecterons. Avec Sedef Ecer, nous pensons actuellement transformer tous les personnages de la petite troupe du roman en musiciens. Cela me permettra de travailler sur trois espaces musicaux :

- un répertoire de standards des années 50, ou des Faces B, moins connues, plutôt en français, représentant l'univers de Madame Barberin ;

- des chansons de rue connues chantées dans plusieurs langues, déclinées différemment comme des repères temporels culturels, et quelques airs italiens pour la fidélité à Malot (chantées par Vitalis et son singe Joli-Coeur, avec parfois Rémi ;
- et pour finir, du jazz pour Madame Milligan.

Et tout ce voyage sera accompagné par un accordéon, bien sûr, par fidélité à l'univers de Malot, mais aussi pour les portes que cela nous ouvrira dans notre dialogue avec le public. Dans le roman, Rémi apprend l'accordéon et c'est une formidable occasion de travailler sur l'esprit d'apprentissage de la musique avec les enfants qui seront dans le public. Dans tous nos travaux avec le jeune public (nos créations théâtrales mais aussi : nos rencontres, notre travail dans les classes, nos mises en scène dans les collèges et lycées, nos répétitions publiques...) nous avons toujours considéré l'art comme un moteur essentiel pour grandir.

La seule chanson citée dans l'œuvre directement par l'auteur est un air napolitain. La partition que Malot a mise à la fin du roman montre son attachement à cet univers musical. Ayant moi-même travaillé sur les chants napolitains, je me sens en parfaite adéquation avec ce lien musical particulier au récit.

Il me semble qu'aujourd'hui, avec à la fois son propos citoyen et ses scènes festives, sa construction simple et ses personnages très attachants, *Sans famille* est une source idéale pour dialoguer avec le jeune public. Ce classique français ne parle pas uniquement de la recherche de famille de ses personnages Rémi et Vitalis mais d'une quête encore plus profonde d'identité et d'amour, à travers les cultures qu'ils traversent.

Thomas Bellorini